

Les ailes de la danse

France Théoret (textes) et Francine Simonin (eaux-fortes et pointes sèches), *La fiction de l'ange*, Laval, Éditions Trois, coll. « Rubis », 1992, 54 p.

Anne-Marie Alonzo, Margie Gillis - *La danse des marches*, avec des photos de Michael Slobodian, Jack Udashkin et Cylla Von Tiedeman, Montréal, Noroît, 1993, 60 p.

Gérard Étienne, *La charte des crépuscules (1960-1980)*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1993, 225 p.

Jean Boisvert, *L'indéfinissablepoétique*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, 48 p.

Hugues Corriveau

Numéro 71, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38325ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1993). Compte rendu de [Les ailes de la danse / France Théoret (textes) et Francine Simonin (eaux-fortes et pointes sèches), *La fiction de l'ange*, Laval, Éditions Trois, coll. « Rubis », 1992, 54 p. / Anne-Marie Alonzo, Margie Gillis - *La danse des marches*, avec des photos de Michael Slobodian, Jack Udashkin et Cylla Von Tiedeman, Montréal, Noroît, 1993, 60 p. / Gérard Étienne, *La charte des crépuscules (1960-1980)*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1993, 225 p. / Jean Boisvert, *L'indéfinissablepoétique*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, 48 p.] *Lettres québécoises*, (71), 35–37.

France Théoret (textes) et Francine Simonin (eaux-fortes et pointes sèches), *La fiction de l'ange*, Laval, Éditions Trois, coll. «Rubis», 1992, 54 p.
 Anne-Marie Alonzo, Margie Gillis - *La danse des marches*, avec des photos de Michael Slobodian, Jack Udashkin et Cylla Von Tiedeman, Montréal, Noroît, 1993, 60 p.
 Gérard Étienne, *La charte des crépuscules (1960-1980)*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1993, 225 p.
 Jean Boisvert, *L'indéfinissable poétique*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, 48 p.

Les ailes de la danse

Pour savoir où mettre les pieds.

POÉSIE
 Hugues Corriveau



«**Q**UI VEUT FAIRE L'ANGE FAIT LA BÊTE.» C'est du moins ce que prétend France Théoret dès son premier texte. Mais cette bête, mais cet ange resteront quelque peu obscurs, dans cette manière actuelle de Théoret d'écrire les choses.

Le doute toujours s'entretient quant au sens des textes, tant ils disent et se contredisent, dévoilent et cachent à la fois leur contraire. Serait-ce là une façon nouvelle de se perdre, d'aller à la dimension la plus dense, quand se montre l'aile du bonheur, de l'amitié, des femmes, du monde obscur de la mémoire ? Ainsi, comme ce fut le cas dans son dernier recueil *Étrangeté l'étreinte* (dont j'ai précédemment parlé ici même), on est constamment confronté à une ambiguïté fondamentale tant la prose se comporte dans le bris même de ses sens. J'oserais dire, au risque de me tromper, que voilà un texte moral. Ne remet-il pas en jeu la plus vieille opposition du monde entre Dieu et le Diable, mais aussi entre l'instinct et la pureté, entre l'éthéré et le chthonien, entre le corps et l'esprit ? Vieilles tensions qui se renouvellent ici au cœur du *devenir-femme*, dans l'écho porté de l'antagonisme maintenant devenu familier entre la mère et la putain. «Le monde est blanc ou noir» (p. 13), écrit-elle encore, comme si les antinomies inconciliables la déchiraient en une sorte de dualité immanente à l'acte de vivre. Mais l'ange, c'est aussi le phénix qui, en son pouvoir de résurrection et de métamorphose, préserve une part d'optimisme et de bonheur au devenir-femme, car tout peut revivre dans la mesure où l'écoute, l'oreille et l'aile contribuent à sortir de la terreur noire des prédictions. «Nous sommes habitées par des tensions excessives» (p. 19) précise-t-elle, et les dessins tourmentés de Francine Simonin, au cœur du livre, viennent troubler plus encore la quiétude espérée. Les bêtes de l'artiste, poissons, bisons ou os noirs, accentuent ce côté soucieux, archéologique. Pourtant, le texte est adressé à une femme amie, à la fois modèle et excessive, attirante comme une autre elle-même, la face cachée du bonheur :

Par moments, j'étais toi en pleine fusion et je n'étais pas toi non plus, je le savais, tu l'as toujours su. J'épousais ton langage sans jamais être capable de le répéter. Tu inventes des phrases à la mesure de l'ange. (p. 22)

Alors, France Théoret questionne le mot «émotion», comme s'il portait à lui seul tout le sens de la lutte des femmes, de la difficulté de paroles qu'elle a représentée. Et de cette activité forcenée, elle établit les paramètres :

Nous allions, transparentes, vers ce que nous pouvions nommer. Nous gardions des liens avec le monde. Avec toi, j'apprenais la loi de la relativité. À l'œil nu, l'ange des ténèbres se métamorphosait dans l'ange de la lumière, nous avions trouvé le passage. (p. 22)



Anne-Marie Alonzo

De cette bête, à la fois honnie et désirée, à la fois fuie et réalisée, reste l'espoir d'une émotion renouvelée d'où jaillirait la vie même, celle qui permettrait d'exulter dans la réconciliation.

Celle qu'on voit danser

Et l'ange de la danse passe sur scène, envoûte et séduit : l'ange s'appelle Margie Gillis et la regardante troublée, Anne-Marie Alonzo. Ici, le texte se fait chant d'amour pour le pas dansé, pour la marche retenue dans l'espace du désir. Anne-Marie Alonzo a cherché à soumettre son écriture au souffle du ballet, des mouvements et de la tendresse. Elle regarde l'élégance du geste dans l'espace et envie cet itinéraire d'air qui sépare le souffle de son accomplissement. Beau recueil très tendre, très près du corps renouvelé que cette *Danse des marches*. Il faut y voir un acte de foi dans la résurrection de la liberté, le témoignage d'un enchantement parce que la beauté est possible sans parole, parce que dans l'air s'accomplissent des mots joués tout au bord de l'abîme. Tout le texte n'est qu'une sorte d'essoufflement saccadé, rythmé par l'œil qui voit la danse, qui doit la dire. Rythme dansé des mots de la danse capitale dans l'œil de la poète :

Tu hésites souvent ton pied ta cheville bésitent ton corps entier bésite ton cou et tes lèvres tes mains tes seins tes épaules aussi tes yeux bésitent ta bouche et ta chevelure tes muscles tes



*cuisses ton sexe bésitent sûrement ton âme et
ton coeur ta douleur ta rage bésitent ta joie et
tes nerfs tes veines ton sang bésitent tu bésites
[...]
il n'y a de cesse vois-tu je ne sais plus quoi dire
te voir me trouble - il m'arrive d'hésiter - (p. 32-
33)*

Et c'est ainsi l'osmose entre la spectatrice qui demande à la danseuse si elle «voit», alors que, dans l'hésitation retenue de la manière Gillis, l'auteure aussi «hésite» par contagion, prise dans la fièvre d'une parole tournoyante comme des cheveux défaits sur la page blanche : «*et la chevelure plus longue que tourment cette chevelure chevaline coup d'épaule de rein tour de cou de bras tu danses*» (p. 18); et Alonzo écrit. Voilà ce qui fait toute la matière et la manière de ce livre hommage et passionnant, tant le style trouve la voie du souffle, en une sorte de confrontation amoureuse entre deux arts, l'un essayant au moyen de ses signes écrits de transmettre l'aérienne performance de l'autre. Et c'est alors l'avènement d'un texte comme «[...] *la jupe marche de l'intérieur cachée comme l'enfant qui pousse pour enfin naître/et toute l'histoire serait racontée*» (p. 12) dans cette seule façon que la poète a de naître de l'autre, femme mouvement dans l'accouchement du texte.

Obscur décret

Dans sa *Charte des crépuscules*, Gérard Étienne n'a de cesse d'être le chantre de l'amour, d'un naïf sentiment convenu et éperdu. S'il a tenu à réunir vingt ans d'écriture POÉTIQUE, c'est, dans un élan d'une humilité ambiguë, pour «*céder aux instances de [son] public lecteur du Québec et de l'Acadie qui [...] veut découvrir davantage toute [sa] trajectoire littéraire*», comme il l'écrit lui-même dans sa préface. Or, rien dans cette édition ne nous donne le moindre repère (sinon une rare date perdue à la fin d'une préface ou d'une partie) qui nous eût permis de nous retrouver dans cette œuvre. Ainsi, comme je ne suis pas de ceux qui réclamaient à cor et à cri le rassemblement de tout cela, je m'y perds un peu, ne sachant trop s'il y a là de l'inédit, et surtout de quelle année provient tel ou tel texte. Bref, une négligence éditoriale surprenante quand il s'agit de la rétrospective de vingt ans d'écriture. Quoi qu'il en soit, voici donc une œuvre empreinte de bons sentiments et d'une si grande naïveté, parfois, qu'on en reste confondu :

*Mon amour
Je l'ai construit
bumblement
patiemment
avec la tendresse de ma mère
et la voix de mon Dieu
avec des formes de ciel bleu
et des débris de rêve
(«L'amour au pluriel», p. 43)*

De toute évidence, il ne devrait pas s'agir d'un poème de petite école ! Non plus dans ce début de texte : «*Le soir qui passe passe/et chantonne sa prière aux étoiles/offre à mon amour des airs greffés d'espoir*» (*Idem*, p. 44) Ou encore dans certains titres touchants comme «Crêpes de silence» ou «Un poème est tombé de mon cœur». Non, tout cela se veut pour le poète d'une extrême urgence dans la

mesure où, là, se conçoit poétique ce qui est le plus convenu, le plus inoffensif. Je ne crois pas que ce soit de ce côté que le recueil vaille quelque détour. Non, c'est plutôt du côté des grandes proses de la fin, dans ce ton éminemment fort et juste, dans cette douleur traversée des textes revendicateurs, dénonciateurs :

*J'ai besoin de ta colère pour aller plus loin que ma
colère, de ces veillées funèbres où je régurgitais des
images bizarres, des culbutes de ma mère pour me
donner à manger.*

*J'ai besoin de ta baine pour savoir que je suis
pierre parmi les pierres, que je réunis dans ma
cellule seulement des nègres barbares qui feront
éclater la vertu. J'ai besoin de recouvrir mes
premières communions, les grimaces que bénissait
un vaudouisant, mes longues attentes d'un
morceau de maïs faite d'un plat fumant
d'écrevisses.*

(«Et tombe le rideau sur un pays en notes funèbres»,
p. 200)

Voilà donc cette voix réclamée, celle qui recèle le don de la prose, celle qui parle juste au bord des confidences les plus simples, mais pour que s'achève aussi le silence honteux sur le malheur du monde :

*Mon ami, c'est l'heure de partir. Là-bas, nous
braverons la colère des dieux, insensés que nous
sommes. Nous avons les moissons qui
parachèvent la rigueur des hivers.*

*Mon ami, quand je frapperai à tes portes, tu
répondras à la tribu pour ne pas entendre le
bruit des centrales nucléaires dans la tête. Déjà il
fait noir sur la terre et toutes les maisons ont été
abandonnées. («Paroles de vents contraires»,
p. 126)*

Poésie parfois du cri fort du pays perdu, du pays souffrant, poésie pour ceux qui restent ou qui ne sont plus, *La Charte des crépuscules* révèle les chairs et les os, «[...] *cette terre pour qui la conscience se fait pierre/et pour qui [son] désir ébranle le silence/ô cette terre [sa] poésie paralysée*» («Et tombe le rideau sur un pays en notes funèbres», p. 186)

Du poétique étriqué

Prix Octave-Crémazie 1993, *L'indéfinissable poétique* (ah! les titres ! ce qu'ils peuvent être épouvantables parfois !) de Jean Boisvert paraît en noir, blanc et rouge aux Écrits des Forges.

Petit aparté esthétique : Pourquoi, ciel, faut-il que certains livres des Forges soient aussi laids ? Faut-il que les livres soient aussi affreux que la maison est dynamique ? Comme cette maison d'édition est hyper-dynamique, il faut croire que certains de ses livres se doivent d'être hideux ! Regardez ce pauvre texte de Jean Boisvert : ne nous y trompons pas, ce n'est pas l'auteur qui figure dans le médaillon, mais Crémazie, qui vient écraser de sa



superbe le nom du pauvre poète débutant. Que dire du dernier recueil du directeur maison, Bernard Pozier, *Scènes publiques*, sinon que c'est effrayant de mauvais goût ? Sur un bleu poudre délavé, on aperçoit un paysage marin qu'on croirait sorti du vidéo-clip *Je voudrais voir la mer* de Michel Rivard. Je dirais, même si je suis très québécoise, que la poésie demande à être publiée dans de beaux livres, du moins si possible. Mais il y a pire, car les Écrits des Forges confie l'impression de ses textes à un imprimeur nommé Art graphique inc. à Trois-Rivières ; or, cet imprimeur ne connaît que le gros papier cartonné, épais, et sa colle est aussi épaisse que de la matière plastique, (si ce n'est pas un mélange d'eau et de farine comme dans notre enfance). Ce qui fait que les livres se cassent, explosent. Et dire que les autres maisons d'édition au Québec s'efforcent de produire des livres souples, généralement bien présentés. Pourquoi, ciel, faut-il que certains livres des Écrits des Forges soient si laids ? Engager un graphiste compétent, peut-être ? Fin du petit aparté esthétique.



Venons-en donc à cet *Indéfinissable* recueil de Jean Boisvert. Disons, dès le départ, que l'auteur ne s'aide pas beaucoup qui, dans un texte liminaire, sorte d'art poétique amateur, nous révèle que «*La poétique est l'essence même du niais : surdestiné à perpétuité à la quête de l'aura-ductum-de-son-messie.*» (p. 7) Bon, d'accord, je vieillis. Les petites «niaiseries» ne me font plus beaucoup rire, surtout si elles sont sottes. Ce qui sort alors de ce «rectum-messianique» est assez douloureux. On y voit dès le premier texte «un visage cabré» («Situation du tout-maintenant», p. 9) dans une chevaline révolte. Or, ce facies dit des choses politiques, et même son «Moi» en page 18 : «*Et me terrorise très bien merci, me cramponnant à ma laisse, me colmatant la brèche de ton infiltration-conspiration, moi idôlatre (sic) de la femme très femme, moi reste flagrant de sensations à moitiés vides [...]*». Il déclare même : «*nous sommes morts mon frère/quand nous sommes tous morts*» («Nous sommes morts», p. 23) ! Mais la confiance la plus absconse du recueil tient en trois vers : «*je suis fatigué [...] un patatrac de parataxe d'assise/un François encéint de publicité*» («Frêle ami frère de vie», p. 24) Et tout cela n'est pas toujours français (pour être tendre) : «*Je répondis/que j'y songerai/et que demain/je lui conclurai l'existence.*» («Collision fraternelle», p. 27) Bon, le reste est à l'avenant, l'auteur essayant de traduire une jeune révolte sociale déjà éculée, mille fois vue et revue, et ce dans un style désolant, parfois consternant. Dans le meilleur des cas, on découvre çà et là des allures mironiennes. Mais qu'a bien pu trouver le jury ici que je ne vois pas ?

Le Nordir

c. p. 580 HEARST (Ontario) P0L 1N0 tél.: (819) 243-1253
Distribution: Diffusion Prologue tél.: 1-800-363-2864

ROMAN



La Belette

Gabriel GOULET / Maryvonne GRIAT

Histoire d'amour entre Daniel LeFrançois, ingénieur minier qui rêve d'autonomie, d'espace et... de découverte d'or, et Mani Jawbone, jeune Algonquienne forte et volontaire. Amoureux fous, les deux amants se battent contre les préjugés.

168 p.
18 \$

POÉSIE

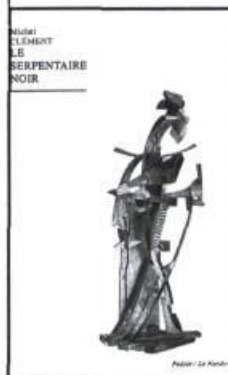


Pavane pour la naissance d'une infante défunte

Andrée CHRISTENSEN

Livre de l'amour et de la mémoire. Livre de la «naissance absolue» et de «la solennité/Du premier matin». Livre où la vie et la mort ne sont plus tout à fait la vie et la mort.

150 p.
16 \$



Le Serpenteire noir

Michel CLÉMENT

L'auteur explore les «tremblements», les «déchirures», les «morsures» et les «séismes» qui façonnent le corps et la mémoire, les gestes et les silences.

100 p.
12 \$



Ô cher Émile je t'aime

Agnès WHITFIELD

Poèmes de l'amour impossible? Poèmes d'un pays impossible appelé le Canada? Sur un ton qui mêle la gravité et la désinvolture, l'auteure avance, tout lyrisme déployé, à la rencontre de l'Autre. Mais qui est l'Autre?

69 p.
10 \$